

Sylvain Pavlovski

Croyances De Sang

Roman

PROLOGUE

Vendredi 12 octobre

Le vol n'avait duré qu'une petite heure. Il suivit du regard l'hôtesse en uniforme bleu et foulard rouge terminer le service à bord, puis débarrasser les plateaux avant d'annoncer les consignes de sécurité aux passagers distraits, en prévision de l'atterrissage imminent. Les bruits caractéristiques de la sortie des aérofreins de l'A320 emplirent la cabine, qui se mit à vibrer quand le pilote entama la descente. La pressurisation dans l'appareil tomba rapidement et même en bâillant et en essayant de déglutir pour répartir la pression, ses oreilles le faisaient souffrir.

L'avion se posa tout en douceur sur la piste de Roissy Charles de Gaulle à 11h50. Le personnel de bord donna la température extérieure. Vingt-huit degrés, un temps exceptionnel pour la saison, grâce à un flux d'air chaud en provenance du Maghreb. Le ciel, chargé de sable du désert s'était paré d'une teinte sépia qui recouvrait Paris d'une atmosphère surréaliste. En ville, la chaleur était accablante et des orages étaient prévus pour la fin de journée.

Il récupéra la voiture de location avec sa fausse identité. Pas de taxi, il ne voulait pas laisser de traces ni s'exposer au risque d'être reconnu. En tout cas pas encore. Il claqua la portière de la *Tesla*, et dans le silence réconfortant de l'habitacle appuya sur l'accélérateur pour rejoindre l'autoroute A1, encombrée comme à l'accoutumée. Il prit son mal en patience en suivant le flot dense du trafic et monta le volume de la radio en se demandant qui pouvaient bien être tous ces gens qui allaient et venaient en pleine journée... Avaient-ils eux aussi une mission à remplir ? Combien d'entre eux avaient seulement conscience des enjeux qui les entouraient, prisonniers d'un monde où des forces contraires s'opposaient avec violence, et dont l'issue était plus que jamais incertaine.

Après avoir dépassé le stade de France, il suivit l'A86 en direction de la Défense, puis se retrouva rapidement sur le boulevard Circulaire.

Deux semaines à peine après les attentats sanglants de Paris⁽¹⁾, les abords du quartier d'affaires ressemblaient toujours à un théâtre de guerre. La 1^{ère} Brigade Blindée, sous la direction du Commandant Blin, s'était déployée de la Grande Arche jusqu'à l'Esplanade pour éviter les scènes de pillage. Deux cents hommes lourdement armés quadrillaient le Parvis, et on pouvait observer le ballet des blindés légers qui bouclaient le périmètre et sillonnaient la Place de L'Iris, de la Tour Séquoia jusqu'à la Grande Arche.

Partout autour des 4 Temps, des grues montées à la hâte remplissaient d'énormes camions qui charriaient des débris de tôles froissées et de verre pilé. Des ouvriers finissaient d'ériger une palissade autour du chantier du centre commercial, dissimulant à la vue des passants sa toiture éventrée, cette cicatrice ouverte qui rappelait combien l'équilibre de nos sociétés était fragile. On avait frôlé le chaos de peu, quand les explosions du quartier de la Défense s'étaient transformées en déflagration sociale, embrasant tout le pays.

Les piétons au regard fuyant marchaient un peu trop vite, accentuant encore cette impression diffuse de malaise, instillée dans les rues de Paris par les récentes tragédies.

À 14h30, il poussa la porte de sa chambre d'hôtel, connecta son ordinateur à l'application CASSIOPEE et vérifia que tout était en ordre. Ce qui était le cas, puisqu'il avait lui-même créé son profil et validé tous les documents dont il allait avoir besoin. Mais on n'était jamais assez prudent. Il ressortit, décidé à mener à bien sa mission.

Sur la façade du bâtiment administratif, rue de Lutèce, derrière la Préfecture de Police, côté Cité, la plaque indiquait bien « Greffe des Tribunaux et du Parquet de Paris – Centre de conservation des scellés judiciaires ». Il était à la bonne adresse. Dans toutes les affaires criminelles, les scellés, étaient d'abord placés sous l'autorité de l'officier de police judiciaire chargé de l'enquête – dans notre cas Pauline Rougier – puis étaient ensuite automatiquement remis au magistrat en charge de l'affaire. Comme l'instruction de l'assassinat de Tarek Laïd, le politicien assassiné par les terroristes du projet *Blackstone*, avait été confiée au Juge Bertrand, du Tribunal de Grande Instance de Paris, les scellés devaient être là, derrière ces murs.

Le soldat de l'opération sentinelle en faction devant le bâtiment, *Famas* sur la poitrine, bâilla de fatigue en le voyant arriver.

Il le salua d'un air martial et pressa la sonnette, tout en exhibant sa carte de Police devant la caméra de surveillance, en prenant bien soin de ne pas lever la tête. Le bourdonnement de la

¹ Voir 'la Menace Blackstone' du même auteur

serrure électrique retentit et il poussa la porte, le sourire aux lèvres. En entrant dans cet immeuble haussmannien, il découvrit un bureau au plafond haut de trois mètres, aux très larges fenêtres et aux murs dont la peinture, qui avait dû être blanche, implorait qu'on la rénove. Au sol, un parquet en point de Hongrie aux lames disjointes montrait des signes évidents de fatigue, et une machine à café exhalant des relents de vieux marc trônait sur une table au fond de la pièce, encadrée par deux portes sécurisées.

Une jeune femme, cachée derrière l'écran de son ordinateur, lui jeta un regard signifiant qu'il avait intérêt à faire vite. La pile de courrier sur son bureau et le tas de dossiers sur le meuble derrière elle devaient y être pour quelque chose.

— Bonjour, Lieutenant Rigaud, annonça-t-il en présentant sa carte de police barrée bleu-blanc-rouge, à l'en-tête de la Brigade Antiterroriste.

— Que puis-je faire pour vous, lieutenant ?

— Je viens chercher des scellés en relation avec l'affaire, heu ... attendez !

Il se saisit d'un petit bloc-notes, de ceux qu'avait généralement les enquêteurs, un de ces formats à la couverture cartonnée dont il fit défiler les pages à toute vitesse. La secrétaire afficha un air navré avant de demander :

— Vous avez le document ? On va gagner du temps...

— Heu oui, bien sûr...

Il chercha dans ses poches et trouva le sésame qu'il déplia, avant de le déposer sur le bureau. Le mandat de sortie provisoire émanait du juge Bertrand, le magistrat en charge de l'affaire. La jeune femme entra les éléments dans l'application CASSIOPEE de gestion des scellés judiciaires de la Police.

Elle tapa sur son ordinateur les références du document, et la confirmation lui parvint en quelques instants.

— Et ben voilà ! C'est parfait, attendez-moi une minute Lieutenant !

Elle se leva et disparut par une des portes du fond de la pièce. Il entendit des bribes de conversation. Une voix d'homme, lui sembla-t-il. Elle revint à son bureau.

— Le Greffier en Chef est parti chercher le carton qui contient les scellés, cela ne devrait pas être long.

Cinq minutes passèrent, puis dix. Il commençait à être inquiet.

— C'est long ! soupira-t-il, plus pour lui-même que pour se plaindre.

La jeune femme fit semblant de n'avoir rien entendu. Quelques minutes supplémentaires s'écoulèrent, et enfin la porte s'ouvrit sur un policier tenant un carton de la taille d'une grosse boîte à archive, qui atterrit sur le bureau.

Le Lieutenant Rigaud ôta le couvercle. Le contenu était conforme à ses attentes : des sachets en plastique de tailles différentes refermaient une série d'objets répertoriés et numérotés. Un sac de sport, une dizaine de passeports, cinq cartes de crédit, du liquide en grosses coupures, 3 pistolets, des clés... et un petit carnet à la couverture rouge usagée.

— Je crois que c'est ça ! dit-il en se saisissant d'un des sachets.

La secrétaire ajusta ses lunettes, vérifia une dernière fois la description des scellés requis, et inclina du chef.

— Tout est en ordre !

Il enfonça le sac en plastique dans sa poche intérieure, remercia le policier et la jeune femme pour leur aide et poussa la porte en prenant un air détaché. Le tout n'avait pas duré plus d'une vingtaine de minutes.

Luca Hanser sourit.

L'informaticien de génie – et leader des *Anonymous* – qui avait mis en échec le complot visant les bourses mondiales quelques semaines plus tôt, venait de subtiliser le carnet de notes découvert par le Commandant Rougier pendant l'enquête sur le projet *Blackstone*. Ce calepin, caché par le terroriste Malik Aertens, financier de l'organisation islamiste en Europe, contenait des quantités de notes chiffrées. En financier scrupuleux, Aertens y avait soigneusement consigné tous les détails des opérations de l'organisation, faisant de ce carnet une véritable bombe à retardement, prête à exploser à la face des terroristes.

Il entendit la porte se refermer derrière lui. Avec le carnet dans sa poche, Luca savait qu'il venait de s'acheter une assurance vie. Il s'éloigna et prit la direction de son hôtel d'un pas rapide.

Restait à en déchiffrer le contenu...

Samedi 27 octobre

Pauline entendit son téléphone qui sonnait quelque part dans la maison. D'un geste rageur, elle jeta sur son lit la jupe qu'elle venait d'essayer. Un peu partout, d'autres vêtements jonchaient le sol de la chambre, pêle-mêle. Elle souffla et renifla. De toute façon rien ne lui allait, elle se trouvait moche dans toutes ses fringues.

La sonnerie s'éternisait. Elle sortit de la chambre en culotte, en sautillant pour éviter le carrelage froid du couloir.

— Mais où est ce foutu téléphone ?

Elle était de mauvais poil, spécialement quand on l'appelait en pleine séance d'essayage. Dernièrement, elle était de toute façon toujours d'une humeur exécrable. Pour une fois qu'elle prenait le temps de trier son armoire !

À l'oreille, elle repéra son sac à main dissimulé, Dieu seul sait comment, derrière le canapé, se saisit enfin de son portable et reconnut aussitôt le numéro qui s'affichait à l'écran. Préfixe +1 202, un numéro de New York.

Cela faisait maintenant quelques semaines que Pauline Rougier, Commandante à l'Antiterrorisme, et Jack Campbell, journaliste au New York Times, s'étaient quittés, juste après avoir déjoué la mécanique infernale du projet *Blackstone*, évitant ainsi que les cendres de l'explosion du volcan social, répandues dans l'air comme des scories mortelles par l'assassinat du politicien Tarek Laïd, ne recouvrent l'ensemble du pays. La vague d'insurrection et d'affrontements communautaires qui avait failli tout emporter sur son passage avait été endiguée de justesse grâce à la sagacité de l'équipe de Pauline et au courage du Président Lavalette, mais on avait eu très chaud. Si les bourses mondiales avaient été attaquées, comme l'avaient prévu les membres de *Blackstone*, la France aurait été frappée par un tsunami politique et financier, et l'Europe n'aurait sans doute pas survécu.

Mais Pauline et Jack portaient en eux leurs fêlures, leurs fractures, l'un et l'autre cabossés par la vie. Et même si Jack faisait des progrès — cela faisait presque un mois maintenant qu'il n'avait rien bu — Pauline, elle, était au fond du trou.

Ses silences parlaient bien plus que ses colères et ses accès de déprime, qui devenaient trop lourds à porter. Il fallait pourtant qu'elle se reconstruise, qu'elle trouve la force de panser ses plaies. Ses premières semaines de thérapie avec le Docteur Revel, son Psy, s'étaient révélées beaucoup plus douloureuses qu'elle ne saurait l'admettre, et c'était un peu grâce à Jack qu'elle

avait entamé ce difficile processus. Leur courte liaison lui avait donné la force de déposer son alliance sur la tombe de son mari, et grâce à ce geste simple et libérateur, de se tourner vers l'avenir. Un avenir incertain, fragile, mais porteur d'un espoir naissant.

Pourtant, avec sa détermination sans faille, ses yeux bleus et ses taches de rousseur qui lui conféraient un air de jeune étudiante, cette jolie rousse d'un mètre soixante-sept au visage ovale et au nez mutin, s'était forgée une solide réputation d'enquêtrice grâce au succès de l'enquête sur *La Menace Blackstone*.

Elle décrocha et prit conscience qu'elle était presque nue. Elle se couvrit la poitrine par réflexe et se cala dans le canapé, repliant ses jambes sous elle.

— Jack ? lança-t-elle d'une voix faussement joyeuse.

— Hello Pauline ? How are you, Sweetie ²?

— Contente d'entendre ta voix, Jack ! mentit-elle

La liaison était mauvaise, Jack appelait de son portable.

— Tu me manques, tu sais ? lui répondit le journaliste, d'une voix empreinte de tristesse et de fatalité. Je n'arrive pas à passer à autre chose...

— Six mille kilomètres de distance, lui rappela Pauline, c'est de toute façon voué à l'échec, non ?

— Pas sûr ! Je suis patient. Et toi, tu penses à moi ?

— Non ! mentit Pauline, une nouvelle fois.

Bien sûr qu'elle pensait à lui. Elle y pensait même trop souvent à son goût. C'est trop tôt. Pas encore, se dit-elle.

— Tu mens mal, Commandant, pour un flic !

— Ou alors de temps en temps... Oui de temps en temps ! admit Pauline.

En dire un peu, suffisamment, mais ne pas se livrer. Elle triturait avec obstination un coin de coussin du canapé.

— De temps en temps, c'est un bon début ! Je pense venir à Paris dans quelque temps... Tu seras là si je débarque en ville ?

Silence. Pauline ne trouvait pas les mots. Elle avait envie de revoir Jack, mais elle ne pouvait pas encore l'admettre, il fallait laisser le temps aux cicatrices de se refermer.

² Comment vas-tu Chérie ?

- Pauline ?
- Oui Jack, pardon... Oui, je serai là ! finit-elle par lâcher d'une petite voix hésitante.
- Ce ne sera pas pour tout de suite, tu sais, je suis en pleine rédaction d'un livre sur *Blackstone* ! Ça va faire mal, toutes ces révélations sur les dessous de l'affaire... Et chez vous, quelles nouvelles de l'enquête ? Des progrès ? demanda Jack pour changer de sujet.
- Tu sais bien que je ne peux rien dire... mais non. On essaye de remonter à la source pour trouver les vrais coupables, mais ils ont bien dissimulé leurs traces.
- Difficile d'y voir clair, hein ?
- On va trouver Jack, tu sais qu'on trouve toujours ! Il faut juste savoir être patient.
- Écoute Pauline, je vais disparaître le temps de terminer mon bouquin... Ça te laisse le temps de réfléchir, à nous, à notre relation, et te donne l'espace nécessaire pour décider de ce que tu veux faire.
- Ça me va, Jack...
- J'arrive à mon bureau, il faut que je te laisse. Appelle-moi de temps en temps ! Je t'embrasse !

Pauline raccrocha, les yeux embués par des larmes naissantes. Son géant de New York, c'était ce qui lui est arrivé de mieux depuis longtemps, et il ne fallait pas qu'elle passe à côté. Mais c'était trop tôt. Oui, trop tôt ! se répéta-t-elle, encore et encore.

*
* *

1. LA RAISON DU PLUS FORT

Même Jour, Paris, 23 heures

Des zébrures déchiraient le ciel parisien d'un noir d'encre. Les flashes traversaient les nuages, et la foudre s'abattait sur les eaux sombres du canal Saint-Martin. La semaine de canicule qui venait de s'écouler dégénérait en orages violents sur tout le pays, faisant jaillir des gerbes d'étincelles.

Après un été maussade, l'arrière-saison n'avait pas sauvé l'impression de morosité qui s'était installée sur la France. Puis, à la surprise générale, début octobre, un vent chaud s'était mis à souffler sur la capitale, faisant grimper le thermomètre en zone rouge.

La nuit était depuis longtemps tombée sur Paris, et la pluie tant attendue se déversait en grosses gouttes qui tambourinaient sur les capots des voitures stationnées le long des trottoirs. La chaleur étouffante avait laissé place à une humidité lourde. Un roulement de batterie continu faisait monter le volume sonore et donnait le tempo au vent qui balayait les avenues désertes de bourrasques violentes. La température venait de chuter de dix degrés en quelques minutes. Des flaques d'eau qui grossissaient à vue d'œil colonisaient la chaussée, et des coups de tonnerre puissants explosaient dans le ciel, faisant résonner leurs échos le long des façades des immeubles.

L'orage avait cette singularité de modifier les perceptions et de provoquer une déformation de l'espace-temps. Les voitures normalement pressées se croisaient dans un ballet au ralenti, alors que leurs essuie-glaces affolés projetaient des gerbes d'eau sur les passants qui se hâtaient en rasant les murs. Les rares piétons qui choisissaient de traverser le pont de la Grange-aux-Belles, sur le quai de Valmy, le faisaient en courant, le dos courbé.

Pendant un orage, il régnait une ambiance de fin du monde, comme si une violence latente attendait, tapie, prête à se déchaîner.

Dès les premières gouttes, les trois sans-papiers se réfugièrent dans la construction en briques rouges qui jouxtait le pont tournant du Canal Saint-Martin. L'édifice à la façade taguée, flanquée des armoiries de la ville de Paris, servait de remise aux agents de la capitale. La porte simplement fermée à l'aide d'un cadenas n'avait pas été difficile à forcer.

Les Érythréens vivaient là depuis plusieurs semaines. Ils avaient entassé leurs affaires et installé leurs sacs de couchage à même le sol. Dès les premiers jours de l'hiver, il leur faudrait trouver des tapis de sol pour s'isoler du froid et de l'humidité apportée par le canal. Noirs comme l'ébène, grands et très minces, les cheveux frisés coupés très courts, les trois jeunes illégaux travaillaient sur les chantiers autour de Paris. Levés à cinq heures, ils se présentaient sur les lieux où ils savaient que l'activité ne manquait pas, attendant qu'on leur propose de les employer à la journée. Nombreux étaient les sans-papiers à participer aux chantiers dans la capitale. Les chefs de travaux faisaient le point et chaque matin, sélectionnaient la main-d'œuvre non déclarée dont ils auraient besoin pour la journée. Pas de contrat, pas de discussion. Quarante euros pour une journée de travail de douze heures. À prendre ou à laisser. À peine de quoi survivre, car tous les trois envoyaient la moitié de leur paye au pays pour aider leur famille. Une vie sans bruit, dans laquelle il fallait rester invisibles, prisonniers d'un monde qu'ils avaient imaginé meilleur de ce côté-ci de la Méditerranée. Ils réalisaient maintenant combien tout cela est faux. Mais ils savaient aussi qu'ils n'avaient pas eu le choix.

Quand la voiture s'arrêta, ses phares se reflétèrent dans les flaques d'eau du jardin qui s'étendait devant leur abri, le long du canal, alors que le tonnerre marquait une pause. Le déluge qui venait de s'abattre sur Paris touchait à sa fin. On n'entendait plus que les gargouillis de l'eau qui s'écoulait des toitures et le bruit des éclaboussures des pneus qui traversaient la chaussée inondée.

Des portes claquèrent, puis des voix, d'abord diffusent, leur parvinrent.

— Hey, Vallemort, t'es sûr qu'ils sont là ? essaya de se rassurer Gunner, le plus jeune du groupe, d'un ton qui suintait la peur plus que l'excitation.

— Ouais, je suis sûr putain ! Je passe devant tous les soirs. Y'en a trois ! la réponse claqua. Cette voix-là était mauvaise, coupante comme un rasoir.

— Ils vivent ici depuis longtemps ? demanda Tiger, le troisième homme.

— Des semaines ! C'est comme des rats, ils s'installent partout, ils colonisent ! De la vermine. La voix au fil aiguisé approchait.

— On va faire le ménage !

Des bruits de pas, puis ils virent les quatre types à côté du refuge. Akewerki, le sans-papiers le plus âgé, comprit tout de suite que les intrus venaient pour chercher des problèmes. Il avait suffisamment voyagé pendant son exil, pour discerner, bien avant qu'ils ne parlent, les intentions des visiteurs. Une démarche trop assurée, une voix sans teint, un sourire coincé sur un visage sans joie, et surtout le regard. Cette étincelle de cruauté, ce manque d'humanité, qui caractérisait tous les psychopathes.

Le groupe s'arrêta sur le pas de la porte. En contre-jour, on ne distinguait pas les traits des quatre hommes au look de bikers. Cranes rasés, vêtus de jeans et de gilets en cuir sans manches, ils n'étaient pas venus avec de bonnes intentions. Vallemort, le leader de la bande, entra dans la pièce. Il portait une lourde chaîne au bout de laquelle pendait un crucifix, des bras largement tatoués, et exhibait avec fierté une croix gammée dans son cou. Ils firent un pas de plus, passant du contre-jour à la lumière et Akewerki remarqua les matraques et les battes de baseball.

— Salut les macaques ! lança Vallemort. Les quatre hommes arboraient un sourire de circonstance.

Akewerki se mit à crier en tigrina, la langue la plus parlée en Érythrée, à ses deux compagnons d'infortune.

— Fuyez ! Ils sont venus pour nous tuer !

Les deux autres sans-papiers, au fond de la pièce, réagirent immédiatement et se levèrent d'un bond. Leur vie d'exil les avait entraînés à répondre aux dangers dans l'instant. Le premier se précipita sur la petite fenêtre qui donnait sur le quai Valmy, à peine assez grande pour laisser passer un homme, qui claqua contre le mur quand le réfugié l'ouvrit à la volée. Sa frêle stature lui permit de s'y engouffrer. En quelques secondes le sans-papiers avait quitté la maison, et venait sans doute de sauver sa vie. L'autre migrant se rua vers la porte. Le chef du groupe qui s'était avancé dans le refuge essaya de le stopper. C'est alors qu'Akewerki bondit, tête en avant, et le percuta au ventre, de toutes ses forces. Le leader se plia en deux sous le choc et trébucha en reculant, s'écroulant lourdement sur Gunner, qui se blessa au côté sur un clou rouillé qui traînait sur le montant de la porte. Ces quelques secondes de chaos permirent au migrant de faufiler. L'attaquant qui fermait la marche, toujours à l'extérieur, lança un coup de matraque sur le jeune Érythréen qui sortait en courant, et l'on entendit un bruit sourd quand l'arme frappa le fugitif dans le dos. L'homme émit un cri de souffrance, mais ne ralentit pas sa course.

Il ne restait plus dans la pièce qu'Akewerki. Les membres du groupe étaient très mécontents d'avoir perdu deux de leurs proies. Leur chef se relevait avec peine, son gros bide en avant. Il passa sa main sur son menton, caressant sa barbe.

— Alors comme ça, le macaque, il veut se battre ?

Akewerki ne comprenait pas le français. Il ne connaissait que quelques mots qui ne lui seraient de toute manière pas d'un grand secours, mais l'intonation en disait plus long que les paroles elles-mêmes. Ces yeux sautaient de droite à gauche, comme un animal pris au piège, il cherchait une issue pour sortir de cette souricière.

— Tu réponds rien ? le regard de l'homme, froid comme la glace, dévisageait le sans-papiers.

Les quatre hommes se rapprochèrent d'Akewerki, matraques à la main. En quelques secondes, le migrant fut encerclé. L'Érythréen savait qu'il n'en avait plus pour très longtemps avant qu'ils n'attaquent. Le leader du groupe donna le top départ et la violence se déchaîna. En quelques instants Akewerki reçut une pluie de coups de matraques, de poing, de battes de baseball. Il ne sentait plus la douleur, anesthésié. Son cerveau débrancha, saturé par les multiples informations. Il se protégea du mieux qu'il put, mais le sang qui coulait abondamment de son cuir chevelu lui cachait la vue. Puis, un des hommes le poussa et Akewerki tomba. Ils se mirent alors à le rouer de coups de pieds. Une botte le percuta à la tête, et il sombra dans l'inconscient.

Il reprit connaissance. On le transportait, ou plutôt on le traînait. Il avait du mal à se concentrer. Son corps n'était plus qu'un îlot de douleurs. Ses bras ne bougeaient plus. Il n'y voyait plus que d'un œil et perdait beaucoup de sang qui se répandait en un large sillon sur le sol.

Il comprit qu'il allait mourir.

— C'est bon Vallemort, laisse-le, il a son compte !

— Putain ! C'est quoi ton problème Gunner ? T'as pas les couilles ? demanda Vallemort.

— Non, c'est pas ça, mais on avait dit qu'on venait juste pour leur faire peur !

— On est venu pour leur faire peur ET pour faire le ménage !

— Repose-le ! Tu vois bien qu'il est inconscient.

— Ben comme ça, il coulera plus vite ! ponctua Vallemort d'un rire gras.

— Fais pas chier Gunner ! On est ici pour un boulot alors on le termine !

Tiger, lui, s'était joint à la curée, et penchait comme à chaque fois du côté de Vallemort

Déterminé, le chef lâcha son prisonnier qui glissa dans le canal.

Akewerki en une fraction de seconde prit conscience qu'il basculait, puis commença à se débattre, en proie à la panique au contact de l'eau. Il avait perdu beaucoup de sang et sentait ses forces décliner rapidement. Il savait à peine nager, et son corps meurtri ne lui obéissait plus. Il s'enfonçait dans les eaux boueuses, sa tête disparaissait de la surface, remontait, puis s'enfonçait de nouveau et on l'entendait attraper des goulées d'air bruyantes de plus en plus rares. Petit à petit, ses gestes devinrent plus lents alors que se répandait en lui un sentiment de résignation. Il avait trop mal et comprit que son combat était perdu d'avance. Il voulait que tout cela s'arrête, que toutes les souffrances endurées depuis le départ de son pays disparaissent, que ses douleurs se taisent. Il était épuisé, n'avait plus la force de lutter.

Il cessa de s'agiter et disparut de la surface. À mesure qu'il sombrait, les particules en suspension qui miroitaient dans la lumière à travers la surface de l'eau s'estompèrent. Le noir se fit plus présent autour de lui. Akewerki accueillait la mort, s'enfonça plus profondément dans l'obscurité, ferma les yeux, et se laissa happer par le néant.

De la berge, ses trois tortionnaires observaient la scène, et Vallemort s'amusait visiblement du spectacle. Gunner en retrait, écoeuré, sentait qu'il allait vomir et luttait pour faire bonne figure. Le jeune Biker ne remarqua pas le mince filet de sang qui s'écoulait de sa blessure et se répandait autour de lui en fines gouttelettes, comme autant de cartes de visite.

*
* *

Dans le Palais de l'Élysée, le Président de la République, Paul Lavalette, installé à son bureau lisait la presse. Tous les matins, dès 5h30, il parcourait les journaux, une tasse de café à la main. Un exercice salutaire pour rester connecté avec la réalité, et une parenthèse de calme avant que la journée officielle ne commence. À partir de 7h00 il n'aurait plus un instant à lui. Son agenda était géré au millimètre par une foule de conseillers.

Il survolait les articles qui commentaient avec délectation sa perte d'opinion positive dans les sondages. Il avait depuis longtemps pris le parti de ne pas se formaliser de ces chiffres. Lorsqu'on était au pouvoir, il fallait bien faire avec la vindicte populaire. Lavalette était conscient que les hommes politiques cristallisaient sur eux tous les maux de la société, le trop-

plein de désespoir, la peur d'un avenir toujours plus incertain, et incarnaient les échecs des réformes passées.

Son regard fut attiré par un court article.

On venait de repêcher très tôt ce matin, un corps dans le canal Saint-Martin. « ... D'après les premières constatations, il s'agirait d'un étranger en situation irrégulière. Des témoins ont appelé la Police après que des individus s'en soient violemment pris à trois illégaux installés depuis quelques semaines dans la capitale près du pont de la Grange-aux-Belles. L'agression semblerait bien être à caractère raciste... »

Lavalette stoppa sa lecture et se redressa. « Encore un crime raciste ! » maugréa-t-il. « Les attaques de sans-papiers sont devenues monnaie courante ». Il s'inquiétait de cette recrudescence de violence gratuite. Ces derniers mois on dénombrait au moins 3 morts de sans-papiers dans les rues de Paris sans compter les nombreux incendies de foyers d'accueil pour migrants. Il fallait faire cesser cette escalade inacceptable d'actes racistes. Il nota sur son carnet qui ne le quittait jamais d'en parler avec le ministre de l'Intérieur au prochain Conseil. Il fallait qu'ils apportent une réponse à cette épineuse question de l'immigration. Le président décida de prendre l'initiative sur ce sujet délicat.

Il décrocha son téléphone et composa le numéro de son conseiller sécurité.

- Rabier ! réussit à articuler l'expert d'une voix mal assurée.
- Désolé de cet appel matinal, Antoine !
- Aucun souci, Monsieur le Président, je ne dormais pas de toute manière !

Lavalette esquissa un sourire. Avec cette voix pâteuse, il devait avoir sorti le jeune homme de son lit.

— J'ai besoin que tu me transmettes toutes les informations que tu pourras trouver sur un crime commis cette nuit sur un sans-papiers, le long du canal Saint-Martin. Tu peux faire ça rapidement ?

— Je fais le nécessaire dès que j'arrive au bureau ! répondit le jeune conseiller, la voix encore ensommeillée. Quelque chose en particulier que je devrais chercher ?

- Non, je veux juste avoir les détails et surtout les mobiles ... s'il y en a.
- Vous pouvez compter sur moi, Monsieur le Président !

Samedi 13 octobre, Rome, Italie.

Les basses de la musique résonnaient et faisaient vibrer les vitres de la villa chic de ce quartier très privilégié de la capitale italienne. L'immense maison, composée de deux tours reliées par un patio pavé de marbre rose, s'ouvrait à l'arrière sur une terrasse en teck avec piscine. Avec le terrain en pente, un escalier double s'étirait devant la façade et l'on accédait à une entrée décorée de colonnades ciselées. La partie à vivre se dressait fièrement sur une hauteur et dominait tout le paysage alentour, ce qui n'était sans doute pas complètement innocent dans l'acte d'achat du propriétaire actuel. De la terrasse, ceinte de balcons en pierre blanche, les visiteurs pouvaient découvrir le mont Palatin. La fraîcheur qui s'insinuait à l'extérieur donnait à la fête un goût de fin de saison, une dernière parenthèse avant de refermer le chapitre de l'été.

Dans la cuisine, un groupe d'invités versaient des cocktails dans des grands verres de toutes les couleurs. D'autres, sur la terrasse, allongés sur des transats le long de la piscine illuminée, fumaient en tirant goulûment sur leur joint.

Mario et Romane s'étaient foutus à poil et nageaient dans l'eau turquoise en riant nerveusement. Ces deux-là devaient avoir un trop forcé sur les produits qui circulait dans la soirée

Alessandra Pisani, un Mojito à la main, dansait en secouant la tête convulsivement. Elle avait trop bu. Elle n'était pas encore saoule, mais ses gestes étaient un peu moins précis et ses pensées un peu plus floues. La house musique que les baffles déversaient à plein volume dans le salon, ponctuait ses mouvements mal coordonnés. Elle se cogna dans une des commodes en bois laqué qui décorait la pièce et décida de s'asseoir quelques instants.

À 24 ans, la très jolie Italienne aux yeux noirs, à la peau hâlée et aux cheveux bruns coupés à la garçonne, venait de réussir son master de Droit international et s'appêtait à enchaîner sur un Doctorat. Comme l'ensemble des jeunes présents à cette soirée arrosée, la fête organisée par le fils d'un très brillant avocat d'affaires de sa promo, marquait la fin des vacances d'été. La reprise des cours se ferait dans quelques jours, et cette dernière bringue permettait de se lâcher complètement avant de revêtir le costume d'étudiant modèle et de repartir pour une nouvelle

année, la tête dans les bouquins. Le droit n'était pas une matière qui acceptait l'a peu près ! Surtout qu'elle avait décidé de se présenter au concours d'avocat dès cette année.

Alessandra, fille du renommé professeur Pisani, de la faculté de droit de Rome, regarda sa montre. « Déjà 3h00 ! » Elle devait prendre le train dès le lendemain, et constata qu'on était déjà largement demain... Elle jura intérieurement en réalisant qu'elle allait devoir rentrer, ne serait-ce que pour dormir quelques heures avant de faire ses valises. Elle essaya de retrouver Enrico, son hôte, pour le remercier de la soirée, déambula dans les pièces de la très grande maison, mais ne rencontra que les quelques invités encore en état de tenir debout.

Elle décida de commander un taxi *Uber*. L'application lui indiqua que la voiture serait là dans moins de dix minutes, et elle bénit le ciel que quelqu'un ait eu l'idée géniale de créer ce service.

La *Fiat* arriva à l'heure. Le chauffeur impeccablement habillé, chemise blanche et cravate noire, lui ouvrit la portière passager. Elle se cala dans son siège et déboucha la petite bouteille d'eau placée dans la pochette arrière devant elle.

Le ronronnement du moteur, la langueur de la nuit, Alessandra sentait la fatigue l'emporter. À intervalle régulier ses rétines captaient les flashes des réverbères qui illuminaient l'avenue Lungotevere dei Tebaldiqui, déserte à cette heure. Par la vitre ouverte, l'air tiède caressait son visage et elle suivait au loin les méandres du Tibre.

— Vous pourrez me laisser Piazza Delle Belle Arti, au croisement avec la Via Francesco Jacavaci ?

— Comme vous voulez, mais la course sera toujours de douze euros. Vous aviez demandé un taxi pour la Via Jacopo !

— Pas de problème, mais j'aimerais prendre un peu l'air avant de rentrer. Cela me fera du bien de marcher. Il y a quoi, quatre ou cinq cents mètres !

Le chauffeur la déposa et elle se détendit en se promenant, profitant de l'air rafraîchissant de la fin d'été. Elle voulait longer le parc de la Villa Balestra avant de couper, pour rejoindre la via Jacopo.

Elle entra dans le parc, humant les relents de l'herbe mouillée. On avait dû arroser les jardins, et cet air lourd, empreint d'un mélange d'odeurs florales, la remplissait d'un plaisir enfantin. Elle se revit chez sa tante, Donatella, ce qui raviva ses souvenirs des soirées passées avec ses cousins et cousines, quand toute la famille se retrouvait au début de chaque mois de juin pour fêter

l'anniversaire de mariage de ses grands-parents. La tête lui tournait un peu, elle n'aurait pas dû boire autant.

Elle était tout à ses souvenirs quand elle fut interrompue :

— Hey Baby are you lost ?

Elle n'avait pas entendu venir les trois types qui arrivaient à sa rencontre. Elle leva la tête. Avec leurs maillots de foot, ils devaient être allemands ou peut-être anglais. Tous largement alcoolisés.

— Non merci ! répondit Alessandra en continuant son chemin se frayant un passage.

— Want some fun ? Celui qui était en tête du groupe venait de ponctuer sa demande en se tenant les couilles d'une main, exhibant bien haut une cannette de bière dans l'autre.

« Des Anglais, les pires ! » se dit-elle.

Elle entendit des rires gras dans son dos. Ils la rejoignirent sur le sentier sableux du parc, totalement désert à cette heure. Elle hâta le pas.

— Fuck you ! répondit-elle en anglais. Foutez-moi la paix !

— T'as un problème salope ? un des types derrière elle lui agrippa l'épaule. Sa voix rauque crissait comme un violon désaccordé.

Alessandra commençait à avoir peur. Ça sentait la mauvaise rencontre. Elle retrouva tout à coup toute sa lucidité. Son corps venait de remettre à plus tard la distillation de l'alcool ingurgité pendant la soirée. Des témoins organiques remontaient des informations de danger immédiat à son cerveau et toute sa machine biologique se trouvait maintenant en état d'alerte maximum.

— Foutez-moi la paix, bande de connards ! lâcha l'Italienne, en faisant semblant de continuer à marcher sans avoir peur, son cœur battant la chamade.

Elle entendait les pas des types dans le sable juste derrière elle. Celui qui l'avait attrapée à l'épaule lui saisit alors le bras et essaya de l'entraîner à couvert, hors du chemin.

Merde ! Merde ! Merde ! jura Alessandra tout bas. Il fallait qu'elle se sorte de cette situation de merde. Elle planta ses talons dans le sol et pencha son corps en arrière, tirant de toutes ses forces pour que l'autre con la lâche.

Elle réussit à se libérer et se retourna pour prendre la fuite. L'instant d'après elle était à terre. Elle n'avait rien vu venir. Sa joue la brûlait et elle était désorientée. Elle sentait dans sa bouche le goût métallique du sang qui coulait de sa lèvre fendue.

La lune venait de se faire avaler par des nuages, et la nuit se fit plus épaisse. Le silence était partout, qui enveloppait le parc d'un vide encombrant.

Le plus hargneux, celui qui venait de la frapper la saisit par les cheveux et entreprit de la tirer vers le bosquet. S'il y arrivait, elle deviendrait totalement invisible aux improbables passants qui pourraient l'aider. La panique la gagnait.

— Au secours ! cria la jeune femme de toutes ces forces.

— Ta gueule salope ! le type lui balança dans les côtes un coup de pied qui lui coupa le souffle.

Elle se débattait, mais les deux autres réussirent à lui attraper les jambes et la soulevèrent. Elle se retrouva en quelques secondes sur le dos, au milieu d'arbustes, entourée de fougères, les jambes ouvertes maintenues par deux des agresseurs. Celui qui lui tirait les cheveux fit le tour et se posta devant elle. Il se baissa et mit un genou sur chaque cuisse d'Alessandra pour l'empêcher de bouger, alors que les deux autres se déplacèrent pour lui immobiliser les bras. Un des types lui couvrit sur la bouche pour étouffer ses cris.

— Non, non, non ! S'il vous plaît ? marmonna la jeune femme, d'une voix rendue inintelligible. Elle se tortillait, les yeux remplis de larmes, essayant de se libérer.

Celui qui l'avait frappée, le chef sans aucun doute, agenouillé devant elle, regarda ses deux copains avec un sourire venimeux et déchira la robe légère d'Alessandra, révélant son ventre bronzé et son string noir, qu'il arracha d'un geste empressé, laissant apparaître son sexe. Les deux autres s'échauffaient à la vue de la toison de la jeune fille.

— Tu fais moins la fière hein ! Fuck you, tu disais ? Tu ne savais pas si bien dire ! raya-t-il d'une voix alcoolisée. Ses yeux vicieux brillaient du plaisir à venir.

— Vas-y, baise-la ! dit un des deux violeurs

— Je suis sûr que tu vas aimer ça ! dit le chef dont le sourire mauvais venait encore de s'allonger.

Il sortit son sexe, fit quelques mouvements de va-et-vient en regardant Alessandra droit dans les yeux. Une forme de défi pour lui montrer qu'il contrôlait la situation. Son membre durcit encore et il se rapprocha pour la pénétrer.

L'homme surgit de nulle part.

L'anglais qui se tenait devant Alessandra prêt à la violer reçut un coup de pied violent en pleine tête. Il bascula. Hors jeu. Les deux autres agresseurs, d'abord surpris, se levèrent d'un

bond. Même imbibés, ces types-là avaient manifestement l'habitude de se battre. Dans l'instant qui suivit, l'apparition sauta de côté, libérant Alessandra, s'interposant pour la protéger.

La scène était irréelle. Elle était debout à moitié nue, dans un parc à deux pas de chez elle, entourée de trois enfoirés qui venaient d'essayer de la violer. Elle regarda son sauveur. La lune choisit ce moment pour réapparaître et une lumière argentée éclaira le parc. L'homme devait mesurer près de deux mètres. Noir comme l'ébène. Un jean troué au-dessus duquel un tee-shirt trop juste laissait entrevoir des muscles puissants. Il devait s'agir d'un invisible, un de ces hommes qui surgissaient le matin dans les quartiers touristiques de Rome, pour étaler sur des couvertures et des tissus colorés, devant des touristes avides, des sacs à main et des montres de contrefaçons. Les Italiens les appelaient les invisibles, car ils disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus, et personne ne savait où ils habitaient.

Le noir, sans aucun doute un illégal, faisait face aux deux Anglais. En un instant, une lame jaillit dans la main d'un des deux Anglais. L'homme ne bougeait pas. Les deux types se rapprochèrent doucement, habitués à estimer le risque. Celui avec le couteau se mit devant son acolyte et défia le sans-papiers qui restait immobile. L'anglais attaqua, essayant de lui porter un coup de bas en haut à la poitrine. Le noir attrapa la main de l'anglais, lui retourna le bras et le frappa de toutes ses forces sur le coude. On entendit un 'crac' puis le cri de souffrance de l'anglais qui tomba à genoux, en contemplant, surprit, son bras cassé qui pendait lamentablement.

Le second attaquant ne savait plus trop sur quel pied danser, pesait le pour et le contre, regardant alternativement son pote dans les vapes, à terre, et l'autre qui se tenait le bras en hurlant. Il fit mine de s'approcher du géant noir qui sortait de nulle part, le regard déterminé. L'homme fit un pas vers lui, résolu et menaçant. L'anglais décida de prendre la fuite.

Pendant ce temps, Alessandra, la vision brouillée par les larmes, courait. Elle courait comme jamais, emprunte d'une terreur animale d'être rejointe par ses agresseurs. Elle courait pour mettre le plus d'espace possible entre elle et son cauchemar. Elle courait pour fuir ces instants de terreur, comme si le vent qui coulait dans ses cheveux pouvait faire disparaître les traces de son agression. Elle courait pour sauver sa vie.

Le souffle court elle traversa le parc de la Villa Balestra et tourna dans la Via Jacopo. « Encore cent mètres et je suis arrivée », se dit-elle. Elle stoppa devant sa maison et appuya frénétiquement sur la sonnette. Au bout de quelques secondes qui lui parurent une éternité, les lumières s'allumèrent à l'étage. La porte s'ouvrit sur le professeur Pisani, qui, surpris, se dirigea

vers la grille. Il s'approcha et comprit immédiatement que quelque chose de grave venait d'arriver. Il ouvrit le petit portillon et Alessandra s'effondra sur son épaule, prise de sanglots violents.

— Oh papa, papa ! réussit-elle à articuler.

— Viens ma chérie, rentrons à l'intérieur ! furent les seules paroles qu'il prononça, le ventre vrillé par l'émotion, comprenant sans qu'aucun mot ne soit prononcé le drame qui venait de se dérouler.

*
* *

2. ESPOIRS DEÇUS

Mars de l'année suivante.

Hammad grelottait de froid et de peur. L'étreinte qui lui comprimait le cœur lui faisait mal, comme si une main invisible essayait de le broyer. Autour de lui, les éléments se déchaînaient. Les vagues passaient par-dessus bord, leur écume battant le pont, éclaboussant les passagers terrorisés. Le vent hurlait à ses oreilles, et un ciel noir comme la mort étendait sur eux un voile cotonneux.

Il ressentait une peur animale. Ce sentiment douloureux et oppressant et qui vous traversait quand la mort venait vous frôler. Alors, sur le pont de ce bateau de pêcheur, accroché au gouvernail et ballotté par une mer déchaînée, Hammad priait.

Il priait avec ardeur et regardait devant lui, espérant voir apparaître les côtes grecques. La houle quasiment inexistante quelques heures plus tôt s'était renforcée, jusqu'à former des creux de trois mètres. L'embarcation luttait, mais les craquements de la coque ne présageaient rien de bon. La panne du moteur empêchait de manœuvrer pour prendre les vagues de face, et leur bateau tanguait et roulait violemment, chahutant les quatre-vingts passagers tétanisés, abandonnés à leur sort par les passeurs, au départ des côtes turques. Beaucoup provenaient de régions où l'on n'apprenait pas à nager, et un naufrage signifierait pour la plupart d'entre eux une mort certaine.

Il était trois heures du matin, et cela faisait maintenant plusieurs heures qu'ils dérivèrent sur la mer Égée, généralement placide et accueillante. Mais en ce jour de mars, elle avait décidé de montrer son caractère ombrageux. Le vent soufflait en rafales vengeresses, et charriait une pluie froide qui fouettait les visages marqués par l'angoisse.

Hammad était originaire du district de Mardan au nord-est de Peshawar, au Pakistan. À vingt-trois ans, ce jeune homme représentait l'avenir de sa famille. Comme des millions de

migrants, il espérait, il y a quelques heures encore, terminer son parcours en Grèce, porte ouverte vers la liberté. Il y avait investi tout ce qu'il avait : son argent, confié par son père, ses espoirs, et peut-être sa vie. Et dans la nuit sans étoiles de ce 14 mars, Hammad priait, car il sentait que leur frêle embarcation pouvait chavirer à tout moment.

Les passeurs étaient venus les chercher dans leurs chambres crasseuses de Çesme, ville côtière située à l'extrême ouest de la Turquie, à 21h00. Les migrants logeaient dans une construction située à quelques minutes de la fin de l'autoroute 32 faisant la liaison entre Izmir et Çesme. La bâtisse, une sorte de barre de HLM décrépite, recouverte d'une épaisse couche de poussière qui lui donnait une couleur sale, se trouvait dans un quartier laissé à l'abandon. La porte d'entrée, très basse, ouvrait sur un couloir mal éclairé, et l'on devait se baisser pour avancer. Un escalier en bois, aux marches cassées, desservait à l'étage cinq pièces, que les passeurs louaient comme des chambres. Trois d'entre elles ne possédaient même pas de fenêtre. La première fois qu'Hammad était entré, il avait suffoqué tant l'odeur était infecte. Dans chaque pièce, six matelas jetés à même le sol et une couverture crasseuse pour tout confort. Les locataires se partageaient un unique cabinet de toilette rudimentaire, caché au fond du couloir. Mais on n'était pas là pour faire du tourisme. Le loyer était de cinq euros par jour, non négociable.

Tout le monde se tenait prêt, et les regards étaient graves. Ces hommes et ces femmes étaient fatigués comme en témoignaient leurs traits tirés, car l'attente avait été longue. Certains prenaient leur mal en patience depuis plusieurs semaines, la plupart en provenance d'Istanbul, où des rabatteurs les avaient mis en contact avec l'organisation des passeurs. À leur arrivée, persuadés de partir dès le lendemain, ils avaient vite déchanté. Pour une grande partie d'entre eux, Çesme représentait la fin d'un long voyage, au terme duquel ils avaient été rançonnés, volés, parfois torturés, par des groupes successifs de passeurs sans scrupules qui faisaient commerce des migrants comme de toute autre marchandise. Ils étaient arrivés au bout de leur périple, sans argent, après avoir déposé jour après jour leurs illusions d'un avenir meilleur sur les chemins de l'exil. Les passeurs turcs leur avaient extorqué le reste de leurs économies. La traversée se payait mille deux cents dollars pour ceux qui savaient négocier, et mille cinq cents pour les autres. Leur exode leur avait coûté au total près de huit mille dollars. Avec un salaire moyen, au Pakistan, de deux cents dollars par mois pour ceux qui travaillaient dur, émigrer vers l'Europe représentait quatre années de travail acharné.

Mais les départs ne se faisaient qu'une fois le nombre de migrants suffisant. Les mafieux optimisaient le prix des embarcations, car les bateaux coûtaient cher et ne revenaient jamais. Il

fallait donc attendre, et chaque jour trouver l'argent pour se nourrir et se loger, à des tarifs exorbitants. La côte grecque n'était qu'à vingt kilomètres environ, une courte distance dans des conditions normales, mais les canots surchargés naviguaient à vitesse réduite. La traversée à quatre nœuds de moyenne prenait trois heures, le plus souvent de nuit, pour échapper aux navires de Frontex, patrouillant entre la Turquie et la Grèce afin d'empêcher les migrants de débarquer sur le sol grec.

Quand les deux passeurs vinrent les chercher, Hammad ferma rapidement son sac à dos, dans lequel il avait entassé ses affaires de rechange, puis enfourné dans une pochette en plastique pour les protéger de l'eau, les quelques billets qui lui restaient, ses papiers, ainsi que sa carte SIM turque, avant de rejoindre le groupe. Les passeurs les firent monter dans un petit camion bâché. Ils durent se tasser : on avait de la place pour dix, mais il fallait que les trente hommes y entrent. Puis, ils furent dans le noir. Ils roulèrent pendant quarante minutes à faible vitesse, puis le véhicule s'arrêta et on souleva la bâche. Hammad put constater qu'on les avait conduits sur la côte.

D'autres engins, de gros 4x4 usés par le temps, étaient déjà arrivés. On les fit marcher pour descendre sur une plage. La nuit était tombée et d'après les lumières au loin, le Pakistanais comprit qu'ils se trouvaient à la sortie sud de Çesme. On les regroupa, et le jeune homme aperçut un bateau qui ressemblait à une grande barque de pêche, amarrée un peu plus loin. L'embarcation, en très mauvais état, était bien trop minuscule pour accueillir tous les migrants, mais personne ne songea à discuter. Les passeurs étaient nombreux et armés.

Hammad compta rapidement les candidats à un monde meilleur. Ils étaient environ quatre-vingts. La plupart, des hommes jeunes. Il discerna de rares couples. Les femmes – quelques-unes avec des enfants dans les bras – restaient en retrait derrière leurs maris, semblant même vouloir disparaître...

Le passeur qui s'était imposé comme le chef, un type au regard mauvais, scruta les migrants et demanda dans un anglais rudimentaire :

— Y a quelqu'un qui sait piloter un bateau avec un moteur ?

La question fut traduite en dari et en arabe. Un brouhaha se leva dans la foule, puis rapidement le silence retomba. Les hommes se dévisageaient, le désespoir dans les yeux.

— On va avoir besoin d'un volontaire, sinon pas de traversée !

Le passeur s'impatientait. Après quelques minutes de discussions chaotiques, un petit homme s'exprima en dari, un Pachtoune de la région de Gwadar au sud-ouest du Pakistan, sur la mer d'Arabie. Il venait d'une famille de pêcheurs et il savait naviguer, mais n'avait jamais utilisé de moteur. Il voulait bien essayer de les aider.

Hammad, qui parlait bien l'anglais, traduisit l'offre au trafiquant.

— Bien ! On te montrera, et c'est toi qui piloteras le bateau vers les côtes grecques !

Vers 22h00, les passeurs commencèrent à faire monter les migrants par dix dans des canaux à moteurs gonflables, pour les transporter sur le bateau de pêche délabré au large. Les silhouettes apeurées et dociles suivirent le rythme des allers-retours des deux *Zodiac*, qui mirent une demi-heure pour transborder tout le monde. Les passeurs, habitués, poussaient les voyageurs sans ménagement sur le pont pour les installer au mieux afin de répartir leur poids. Ils ne voulaient pas perdre leur marchandise ; ils savaient parfaitement qu'ils ne seraient payés que quand les hommes et les femmes préviendraient leurs familles de leur arrivée à bon port.

Les conditions de navigation étaient bonnes, le vent faible et la mer calme devaient permettre au groupe de migrants de faire la route rapidement. Mais ils étaient tellement entassés que le bateau serait presque impossible à barrer. L'embarcation pouvait contenir vingt ou trente personnes, mais à quatre-vingts, la ligne de flottaison se rapprochait dangereusement du pont. On aurait presque pu mettre sa main dans l'eau sans se pencher.

Quand tous les migrants furent à bord, un des passeurs monta pour démarrer le moteur. Le vieil engin cracha et fuma, alors que le trafiquant s'échinait à essayer en vain de le faire partir. Au bout de quelques minutes qui parurent sans fin à Hammad, un bruit cahotant retentit. Les passagers laissèrent échapper un souffle de soulagement. Le passeur largua les amarres, et appela le petit homme de Gwadar pour lui montrer comment manœuvrer leur embarcation de fortune. La barre franche ne lui posa pas de problème. Le rafiote vibra, puis commença à prendre de l'erre, accompagné à l'arrière par un jet ski qui fermait le convoi. Un compas rudimentaire, attaché sur une planche de bois permettait de se repérer. Hammad, assigné comme traducteur officiel, dut expliquer en dari au pêcheur comment utiliser la boussole, répétant tant bien que mal les consignes du passeur.

— Tu dois suivre le 280° !

Le trafiquant montra le chiffre sur le compas.

— Mais vous allez voir les lumières de Kios presque tout de suite ! Tu comprends ?

Hammad traduisit. Le petit homme hocha la tête. Il mania la barre et tenta de garder l'aiguille sur le 280°. Le poids du bateau et sa coque profondément enfoncée dans l'eau rendaient le navire très difficile à contrôler.

Au bout de quelques minutes, le Passeur sortit de sa poche un talkie-walkie et aboya quelque chose en turque. Un crachat lui répondit dans sa radio. Immédiatement, le jet ski qui les suivait accéléra, faisant gémir sa turbine, et vint se positionner à côté d'eux. L'homme mit un pied sur le bastingage, sauta sur le jet ski, qui disparut dans la nuit. Ils étaient maintenant seuls.

Au bout d'une heure de navigation à vitesse réduite pour éviter d'enfourner de l'eau par l'avant, le moteur commença à montrer des signes de faiblesses avant de caler. Les migrants suèrent pour relancer la machine en tirant sur la poignée, comme on le ferait pour démarrer une tondeuse. Il repartit une première fois, puis, après quelques minutes, se remit à toussoter et à fumer, puis s'arrêta de nouveau. Le pilote à la barre remarqua que l'eau ne sortait plus par l'arrière. Il ne savait pas si c'était grave ou non. Comment aurait-il pu deviner que la pompe à eau servant à refroidir le moteur venait de griller ? La panne était définitive et elle scella leur sort. La frêle embarcation se trouvait maintenant à la dérive sur une mer menaçante. Les migrants, qui étaient restés jusque-là calmes et silencieux, commencèrent à avoir peur, et des discussions s'engagèrent dans toutes les langues. Un brouhaha prit de l'ampleur et se propagea sur le pont.

Ils dérivèrent depuis une heure, peut-être deux. Le temps est difficile à apprivoiser dans un environnement hostile. Le barreur, Zahid, qui avait passé toute son enfance sur la mer d'Arabie, reconnut immédiatement les signes du changement de temps. Le vent venait de se lever. Un souffle, d'abord léger, mais qui s'orientait au nord. Les étoiles visibles quelques minutes auparavant disparurent, et des nuages bas et épais emplirent le ciel.

Enfin, une pluie, fine et froide, commença à tomber. Le barreur regarda Hammad, lui demanda de s'approcher, et lui dit tout bas :

- Il faut que tu saches qu'Allah nous envoie une épreuve.
- Que veux-tu dire ?
- Je crois que le mauvais temps arrive, et que notre bateau ne pourra pas se battre contre les vagues. Le vent vient de tourner au nord, et c'est mauvais signe.
- C'est grave ?

— Oui, il faut prévenir tout le monde ! Dis-leur de rester calmes et de sortir leurs portables pour appeler de l'aide. Si l'orage ou la tempête se lève, on ne va pas pouvoir tenir très longtemps !

Hammad rassembla tout son courage, puis cria pour obtenir le silence sur le pont. Le volume des discussions diminua lentement. Il prit alors la parole, s'exprima en anglais et demanda que quelqu'un traduise en arabe pour les Iraniens, les Iraquiens et les Syriens. Il répéta chaque phrase en dari pour les Pachtounes et les Afghans.

— Notre moteur est foutu ! Nous sommes à la dérive, et le vent nous pousse vers le sud ! Nous devons appeler pour demander de l'aide. Zahid pense que le mauvais temps va arriver bientôt. Notre bateau ne résistera pas si nous sommes pris dans une tempête !

Le traducteur répéta en arabe les paroles d'Hammad, qui annonçait de son côté les mauvaises nouvelles à ses compatriotes et aux Afghans.

— On n'a pas de carte SIM pour le réseau grec ! cria un des migrants. Si on appelle les secours, on va avoir affaire aux Turques, et ils ne nous laisseront pas traverser. Ils ont signé un accord avec les Européens, et ils empêchent tous les illégaux de passer !

— Tu as raison ! répondit un autre. Il ne faut pas qu'ils nous repèrent !

— Mais on n'a pas le choix ! insista Hammad. D'après Zahid, soit on se fait aider, soit on risque de tous y rester !

— On n'a pas fait tout ce chemin pour se retrouver dans un camp de transit turc en attendant qu'ils nous renvoient chez nous ! Je ne suis pas d'accord !

Celui qui parlait anglais parfaitement avait des petites lunettes rondes et un air supérieur. Un professeur sans doute, se dit Hammad.

— On doit tout faire pour rester en vie ! renchérit-il. C'est notre première obligation, devant Dieu et devant tous ceux qui nous ont fait confiance pour arriver jusqu'ici !

— Le mauvais temps va peut-être passer ! On n'est sûrs de rien.

Zahid, l'air sombre, écoutait les conversations. Il se mit alors à crier en dari, menaçant les passagers d'un doigt accusateur.

— Que dit-il ? demanda le Professeur.

— Il dit, répondit Hammad, qu'un grain arrive et que toute cette discussion est une perte de temps. Il dit qu'il a déjà été pris dans une de ces tempêtes et que vous regretterez de ne pas l'avoir écouté. Il est sûr qu'un coup de tabac nous arrive droit dessus !

— Il faut essayer de traverser ! insista celui qui venait de se désigner comme le porte-parole des migrants.

Les autres hochèrent la tête en signe d'adhésion. Dans leur désespoir et leur crainte de repartir vers la Turquie, poussés par leur rêve d'un avenir meilleur, ils venaient de décider de braver la tempête, plutôt que de tout faire pour sauver leur vie.

Le vent soufflait fort à présent, et la pluie fine qui tombait un peu plus tôt s'était transformée en un épais rideau. Le sommet des vagues se teintait d'une écume blanche, et la houle imprimait au bateau des mouvements de montagnes russes.

— Le temps se dégrade plus vite que je ne le pensais ! déclara Zahid, qui regardait en tous sens, essayant de déchiffrer la météo.

— Tu crois qu'on va arriver quelque part sur les côtes grecques ? demanda Hammad, de plus en plus inquiet.

— J'en sais rien ! Mais si on dérive vers le Sud, on pourrait aussi bien passer entre la Grèce et la Turquie sans même nous en rendre compte. Avec ce vent qui forçait, si on ne trouve pas de l'aide, je crains que nous ne soyons tous morts avant longtemps.

Alors que Zahid et Hammad évaluaient la situation, une bourrasque plus violente que les autres frappa le bateau qui gîta dangereusement, entraînant l'affolement sur le pont.

— Du calme ! cria Zahid. Restez à vos places, ou nous allons chavirer !

Zahid continuait de tenir la barre, essayant de positionner la proue au mieux afin de prendre les vagues de face. La coque craquait de tous côtés, et la forte houle imprimait à l'embarcation en difficulté des mouvements de roulis incontrôlés. Un paquet de mer plus haut que les autres embarqua beaucoup d'eau, et deux migrants, sur l'avant, furent emportés par-dessus bord. Des cris de panique emplirent l'espace, immédiatement ravalés par le vent, qui hurlait aux oreilles des marins d'occasion ses plaintes suraiguës. Les candidats au bonheur à venir, chahutés par une mer maintenant déchaînée, battus par une pluie drue et glacée, se turent, agrippés à tout ce qui leur permettait de se caler. Tous savaient que si une vague les faisait gîter au point de traverser le pont, leur surnombre ferait chavirer le bateau à coup sûr.

— On fait quoi ? cria Hammad aux oreilles de Zahid, qui lui répondit d'un regard plein de compassion, qui signifiait : « prie Allah, c'est la seule chose à faire ! »

Alors Hammad se mit à prier.

*

**

— J'ai un écho radar droit devant, Commandant ! Une petite embarcation, si j'en juge par sa trace ! s'exclama l'officier qui venait de voir apparaître sur son écran un écho de faible intensité.

— Des touristes, des pêcheurs, ou des migrants ?

— Impossible à dire, Commandant. Mais vu les conditions météo, à part des gens désespérés, je ne vois pas qui s'aventurerait à naviguer aujourd'hui !

Le Capitaine de Corvette, Louis Mesnard, Commandant du 'Jean Moulin', un Patrouilleur de haute mer, leva un sourcil de surprise. Avec ce temps de chien et la mer qui se gonflait de minute en minute, il ne s'attendait pas à trouver des migrants sur sa route. L'officier radar devait faire erreur ! Personne ne serait assez fou pour se lancer dans une traversée cette nuit.

— Vérifiez l'écho et confirmez la lecture ! Avec ce temps, il est possible que l'on reçoive des signaux erronés !

L'officier de transmission entreprit de contrôler la trace radar. Il envoya deux 'ping' en direction de l'embarcation, et répondit d'une voix assurée :

— Commandant, je confirme la lecture ! Il est devant nous à 7 miles, les coordonnées GPS sont au 38.179905, 262 156. Il s'agit d'un bateau d'une dizaine de mètres qui, si j'en juge par sa vitesse et sa direction, n'est plus manœuvrant !

— Bien, cap au 0° ! ordonna Mesnard. Allure quinze nœuds, on devrait être sur eux dans un peu moins de trente minutes.

Tout dans l'Aviso, construit pour la guerre froide, avait été pensé en termes d'efficacité en cas de conflit. Des coursives étroites aux plafonds bas, entrecoupées de portes étanches, fermées par de gros volants. Sur les ponts avant et arrière, des canons de 100 et de 20 mm. Doté de 4 lance-torpilles, de mitrailleuses et de missiles mer-mer et mer-air, le patrouilleur était équipé pour les missions de soutien aux forces sous-marines stratégiques et de surveillance des côtes. En 2016, il avait été détaché auprès de Frontex, l'Agence Européenne de garde-côtes et garde-frontières, créée dans l'urgence, quand les pays européens, lassés de voir huit cent cinquante mille migrants débarquer sur les côtes grecques pendant la seule année de 2015, avait enfin décidé de faire cause commune. Avec ses quatre-vingts mètres de long et une vitesse de pointe de vingt-quatre nœuds, le 'Jean Moulin' était parfaitement armé pour faire la chasse aux migrants qui essayaient de traverser la mer Égée en bateaux de fortune.

L'officier de quart poussa sur la manette et les puissants moteurs de l'Aviso se mirent à ronronner. Le bâtiment accéléra doucement en direction de l'embarcation devant eux.

*
* *

Sur le pont, Hammad se cramponnait fermement à la barre pour seconder Zahid qui commençait à montrer des signes de fatigue. La situation se dégradait de minute en minute. Le vent hurlait et la pluie leur fouettait le visage. Une main devant les yeux, il essaya de garder la tête froide, mais la peur le tétanisait. Il sentait que la fin était proche.

Trois heures qu'ils subissaient l'assaut des vagues, frigorifiés par la pluie et le vent violent. Ils étaient tous exténués, et un silence tragique, à peine perturbé par quelques plaintes sporadiques, enveloppait le pont. La proue montait sur le sommet des rouleaux, en suivant le mouvement de la houle, puis le frêle esquif semblait s'immobiliser pendant une seconde avant d'accélérer en tapant dans le creux de la vague.

Soudain, une nouvelle lame, plus puissante que les autres, frappa violemment la coque qui émit une plainte, et projeta plusieurs migrants à la mer. Cette fois, personne ne cria, ils n'en avaient plus la force. Le bateau lutta pour reprendre sa route, mais sous l'effet conjoint du vent et des vagues, l'embarcation s'inclina de manière inquiétante. Les passagers s'agrippèrent à la filière en piteux état, pour ne pas glisser vers le côté qui s'enfonçait dans l'eau. Certains, à bout de force, lâchèrent. Leurs corps tombèrent sur leurs compagnons situés en dessous. Le bateau pencha encore et commença à embarquer de l'eau. Le mouvement était donné. La vague suivante frappa la coque avec fureur, et le frêle esquif se retourna pour de bon. Tout le monde se retrouva à la mer.

Hammad vit le film se dérouler au ralenti. Lui et Zahid tirèrent sur la barre de toutes leurs forces pour essayer de contrecarrer le mouvement, mais cela ne servait plus à rien. Ils n'eurent que le temps de s'accrocher au gouvernail quand le bateau se retourna. La tête sous l'eau, le jeune Pakistanais sentit ses narines se remplir d'eau, et le bruit extérieur jusqu'alors fracassant disparut, remplacé par un son sourd et ouaté. Le froid le saisit, et la terreur de mourir ici, seul, dans le noir, lui coupa le souffle. Par réflexe, il poussa désespérément sur ses jambes et ses bras pour remonter à la surface. Il sortit la tête de l'eau et inspira l'air goulûment.

Autour de lui, beaucoup des migrants, qui ne savaient pas nager avaient disparu, happés par les flots. Les femmes, dans leurs habits traditionnels, ces lourdes pièces de tissus qui dissimulaient leurs corps, n'eurent aucune chance. Elles se retrouvèrent prisonnières de ces amples draps de coton et périrent dans les minutes qui suivirent le chavirage.

*
* *

— Commandant, je viens de perdre la trace radar de la cible !

— Comment ça ? Avec un joujou à plusieurs millions d'euros, vous ne pouvez pas suivre la trace d'un bateau de pêcheurs à l'arrêt ?

— Je ne les vois plus ! Je crois ... je crois que le bateau vient de chavirer !

— Envoyez un message immédiatement aux garde-côtes grecs ! Dites-leur que nous nous dirigeons vers un possible lieu de naufrage d'un bateau de migrants. Insistez pour qu'ils se tiennent prêts, au cas où nous arriverions avec des blessés !

L'officier commença la transmission auprès des autorités grecques.

— Garde-côtes, ici l'Aviso 'Jean Moulin' de la Frontex ! Nous nous dirigeons vers le point GPS 381 799 Nord, 262 156 Ouest. Avons identifié un possible point de naufrage. Nous serons sur zone dans 12 minutes, soit à 3h15 !

— Aviso 'Jean Moulin', ici le poste de garde-côtes de Kios. Nous accusons réception de votre message et nous tenons prêts à recevoir les illégaux !

— Bien reçu, merci !

— Aviso, dites-leur qu'ils n'ont pas choisi le bon jour pour traverser ! J'espère qu'ils ont eu un prix. Sinon dites-leur de se faire rembourser !

— Demandez aux garde-côtes de se tenir prêts, et coupez la communication ! ordonna Mesnard à son officier. On n'a pas besoin de leurs commentaires stupides !

Le commandant n'était pas connu pour son sens de l'humour, et ne supportait pas la banalisation de la mort de ces gens qui n'hésitaient pas à prendre tous les risques pour venir en Europe.

— Oui, Commandant ! répondit l'officier, en coupant la radio.

— Et accélérez à dix-huit nœuds ! Il faut arriver sur les lieux du naufrage le plus vite possible. Avec ce fichu temps, les hommes à la mer ne survivront pas plus de quelques minutes.

Les vibrations dans le poste de pilotage traduisirent immédiatement le changement d'allure du bâtiment. Le commandant se saisit de deux paires de jumelles à vision nocturne et les tendit à deux des marins présents dans la cabine. Il espérait bien localiser les naufragés, grâce à leurs signatures thermiques.

— Chacun d'entre vous va observer un côté. Vous à bâbord, et vous à tribord ! Scrutez la surface et essayez de les repérer !

*
* *

Hammad se battait pour rester à flots. Ses parents avaient eu raison de l'obliger à apprendre à nager avant son départ. Avec cette épaisse couverture nuageuse, c'était l'obscurité totale partout autour de lui. Ballotté par de puissantes vagues qui tentaient de l'entraîner par le fond, il entendait des appels à l'aide sporadiques, sans pouvoir distinguer les victimes. Il ne sentait plus le froid. En tout cas, pour le moment. L'adrénaline qui coulait dans ses veines allait le protéger contre les agressions de la mer pendant quelques minutes encore. Puis, la fatigue commencerait à se faire sentir, et il serait alors trop tard. La déperdition d'énergie dans un milieu hostile était fatale. Il ne pourrait résister plus de 10 minutes. Il repéra un objet à côté de lui, un débris qui flottait. Il l'agrippa, lumière ténue d'un dernier espoir auquel on s'accroche, quand on sait que tout est perdu.

Devant lui, une ombre s'agitait frénétiquement. Il tenta de nager dans sa direction pour lui porter secours, mais les vagues le repoussèrent au loin. Il vit la silhouette se cramponner à quelque chose. Et la chose se débattait. Le naufragé essayait désespérément d'agripper un autre survivant ! Il sembla à Hammad que l'homme totalement paniqué criait pour qu'on l'aide. L'autre le frappa une fois, puis le frappa encore et encore et, comme il bougeait toujours, finit par lui enfoncer la tête sous l'eau. Une nouvelle lame envoya Hammad plus loin. Il ne vit plus rien pendant quelques secondes.

— Là ! s'écria le marin en pointant les flots. Je crois avoir repéré quelque chose !

— Allumez les projecteurs sur tribord ! ordonna le Commandant. Réduisez la vitesse, mais restez manœuvrant ! On va essayer de s'en approcher sans prendre le risque de leur passer dessus.

— Sortez les canots de sauvetage ! Lancez-leur les bouées et les torches pour signaler la position.

Les puissants projecteurs du ‘Jean Moulin’ illuminèrent la zone. Les vagues, vues depuis l’Aviso, ne semblaient pas si méchantes. Tout était question de point de vue. Le bateau de guerre de mille deux cents tonnes était à peine secoué. Les marins sur le pont avaient repéré les survivants. Autour d’eux, de nombreux corps flottaient, et des débris marquaient l’endroit du naufrage. Les silhouettes leur faisaient de grands signes et criaient pour signaler leur présence, terrorisées à l’idée d’être oubliées dans cette immensité meurtrière.

Hammad fut l’un des premiers à être repêché. À bord d’un des canots à moteur du ‘Jean Moulin’, il regardait les opérations se poursuivre et tentait, lui aussi, de repérer des survivants, scrutant la surface de l’eau noire avec attention. Après quelques minutes, un autre naufragé fut extrait des flots. Il portait des traces de griffures et des bleus sur le visage. Ses poings étaient écorchés. Hammad reconnut le Professeur qui ne voulait pas qu’on appelle les garde-côtes turcs. L’homme le dévisageait d’un œil mauvais ; il savait qu’Hammad savait. Qu’il l’avait vu noyer l’un des leurs, au lieu de lui prêter secours.

« C’est un assassin ! » se dit le jeune homme. Les deux rescapés se défièrent du regard, puis le Professeur lui dit en dari :

— Un seul mot et tu es un homme mort ! Tu m’as bien compris ?

Hammad ne voulut pas lutter, en tout cas pas maintenant. Il était trop fatigué. Il ferma les yeux pour se soustraire au regard menaçant, et hocha la tête en signe d’acquiescement.

— Où sommes-nous ? demanda alors le Professeur au marin qui manœuvrait le canot.

— Je suppose que vous espérez une bonne nouvelle ! Vous êtes dans les eaux territoriales grecques !

Hammad ne put s’empêcher de souffler et pendant une seconde, son visage se détendit, avant de revenir à la dure réalité de l’instant. Ils étaient arrivés en Europe ! Enfin ! Mais le prix à payer pour tous ces gens était exorbitant.

L’opération de récupération des naufragés dura encore une heure. Le commandant Mesnard venait de sauver la vie à vingt-neuf migrants. Vingt-neuf personnes, sur les quatre-vingts ayant pris la mer quelques heures plus tôt. Après avoir scruté les flots pendant encore plusieurs dizaines de minutes sans repérer de nouveaux survivants, il décida de stopper l’opération de sauvetage. Puis, il demanda au radio de contacter les garde-côtes pour annoncer leur retour.

— Garde-côte, ici l’Aviso ‘Jean Moulin’, nous rentrons avec vingt-neuf migrants. L’opération est terminée ! Nous faisons route vers Kios !

— Changement de programme, Aviso ! Les migrants doivent être débarqués sur Lesbos, je répète, les migrants sont attendus au centre d'accueil de Lesbos !

— Aviso à garde-côte, bien compris, nous faisons route vers Lesbos !

Le capitaine donna les ordres à son maître d'équipage :

— Cap au dix, vitesse vingt nœuds. On a quarante-trois miles à parcourir. On arrivera à Mytilène à 6h30.

— Bien, Capitaine, barre au dix, vitesse vingt nœuds !

L'officier de quart poussa sur la manette, et l'Aviso se mit à ronronner en prenant de la vitesse, laissant derrière lui les corps invisibles des naufragés emportés par les eaux. Dans un peu plus de deux heures, ils seraient arrivés à Mytilène, le port de Lesbos.

Les membres d'équipage du patrouilleur de la Marine nationale apportèrent des couvertures aux naufragés, qu'ils entassèrent dans le mess des sous-officiers pour les réchauffer et leur distribuer des boissons chaudes. Certains montraient des signes d'hypothermie, et deux d'entre eux, en état de choc, furent transportés à l'infirmerie pour être pris en charge par le médecin de bord. Les regards vides et les traits tirés attestaient de la violence de l'épreuve que venaient de traverser ces hommes qui avaient tout laissé derrière eux.

À 6h28 précisément, l'Aviso et son équipage terminaient les manœuvres d'appontage. Dans le poste de commandement, le capitaine Mesnard, l'air éprouvé, fixait le soleil qui pointait timidement ses premiers rayons à travers un ciel chargé. Le jour se levait et des nuages pressés défilaient très haut, alors qu'au loin, des mouettes en chasse plongeaient en criant dans des eaux que la tempête de la nuit précédente avait rendues grisâtres. La mer prend et donne, au gré de son humeur, pensa Mesnard, qui savait que le calvaire des migrants ne faisait que commencer.

Lorsque le 'Jean Moulin' éteignit ses moteurs, le silence se fit sur le ponton. Les survivants, attendus à l'autre bout de la passerelle par un comité d'accueil, descendirent sans bruit, têtes baissées, enroulés dans leurs couvertures, escortés par les garde-côtes jusqu'au poste de Police situé à deux cents mètres, à la sortie du Port de Mytilène.

Hammad frissonna. Le thermomètre affichait huit degrés, et ses vêtements encore humides l'enveloppaient d'un froid pénétrant. La fatigue des dernières vingt-quatre heures se faisait sentir. Il avait du mal à marcher, ses muscles endoloris refusaient de le porter.

Le poste de Police ressemblait à un cube en béton posé par erreur, une verrue administrative qui défigurait le port de Mytilène. Le policier à l'accueil, les yeux rougis par la fatigue et la

chemise froissée, semblait ne pas avoir dormi de la nuit. Il les fit entrer dans une grande salle, sans un mot. La porte se referma et ils se retrouvèrent seuls. La lumière du jour pénétrait par une unique fenêtre munie de barreaux. Ils n'avaient aucune idée de ce qui allait se passer, et leur première impression fut d'être enfermés dans une grande prison sale. Les migrants restaient assis à même le sol, encore sous le choc. Ils se regardaient tour à tour, s'interrogeaient silencieusement, les uns haussant les épaules en signe d'ignorance, les autres répondant d'un 'non' de la tête.

D'un regard circulaire, Hammad dénombra plusieurs Pakistanais, des Syriens, des Iraniens et des Afghans. Même loin de leurs pays, ils avaient tous gardé un signe qui permettait de les raccrocher à leur culture, à leur identité. Les Afghans portaient pour la plupart des *Kurtas*, des chemises boutonnées à col Mao en coton, les Pakistanais des *Kameez*, tuniques plus longues qu'ils enfouissaient dans leurs jeans troués, reconnaissables à leurs couleurs vives. Hammad fit un signe à Zahid, et ensemble, ils se déplacèrent pour s'éloigner autant que possible du Professeur.